

**REVUE DU TANKA
FRANCOPHONE
N°14**



Table des matières

Présentation

Le mot du Directeur.....6

Section 1 - Histoire et évolution du tanka.....9

Traduire - de Jean-Claude Trutt - A propos de l'interview de Claire Dodane - par Janick Belleau...-traduction poétique, Yosano Akiko et Higuchi Ichiyô)..... 10

Section 2 -Tanka de poètes contemporains..... 23

Principes du tanka.....24

Sélection de 8 tanka sur 64 reçus.....25

Patrick Druart, Danièle Duteil, Josette Pellet, Marie Verbiale

Section 3 Renga / Tanka et prose poétique.....31

Immergé - de Yann Redor.....33

Tanka du tram - dokugin de Guilhem Joanjordi.....41

Section 4 : Présentation de livres et d'auteurs..... 57

Le Livre du Tanka francophone: Dominique Chipot.....58

Crayon, vélo, papillon - tanka et prose poétique, de Jean Dorval.....59

Les Editions du tanka francophone.....62

Abonnement.....64

Directeur de publication : Patrick Simon
Administration/Promotion : Sabine Fohr, Jeannine Joyal,
Louise Renaud

Comité de sélection des poèmes : Maxianne Berger,
Martine Gonfalone Modigliani, Mike Montreuil,
Patrick Druart, Patrick Simon

Calligraphie du titre de la revue : Fumi Wada

Envoi des textes : ecrire@revue-tanka-francophone.com
Abonnements : ventes@revue-tanka-francophone.com

Site Internet : www.revue-tanka-francophone.com

© Copyright – Tous droits réservés –
Les auteurEs sont seuls responsables de leurs textes.
Toute reproduction interdite pour tous pays.

Entreprise enregistrée au Québec sous le numéro 1164854383

Dépôt légal : 4e trimestre 2011
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

ISSN : 1913 - 5386

Revue du tanka francophone
2690, avenue de la gare
Mascouche, QC
J7K 0N6
Canada

PRÉSENTATION

Le mot du Directeur

Patrick Simon

13 siècles plus tard, le tanka est toujours là, quand bien même le haïku semble encore être le plus connu des poèmes courts.

Dans la francophonie, il commence à émerger à la fin du 19^e siècle, prend son essor au cours du 20^e siècle et commence à prendre une certaine autonomie dans notre nouveau siècle.

A titre d'exemple, la sortie, ce mois-ci du livre de Jean Dorval, «Crayon, vélo, papillon – tanka et prose poétique» aux éditions du tanka francophone (ISBN 978-2-923829-01-2). Ce livre, composé de tanka et de prose, ouvre un nouveau genre. Il juxtapose des poèmes à un récit en prose. Bien sûr existaient les journaux des dames de cour au Japon, comme le *nikki* d'Izumi Shikibu, par exemple, ou encore les *Notes de chevet* de Sei Shônagon. Dans les journaux, le poème venait ponctuer la prose. Dans les Notes, le poème venait en contrepoint de tableaux, de portraits ou d'historiettes. Mais là, dans le livre de Jean Dorval, nous sommes plus dans ce qu'est le haïbun pour le haïku. C'est un art en soi où le poème a autant d'importance que la prose. Quand nous avons réfléchi à plusieurs pour trouver un nom à la forme prise par le livre de Jean Dorval, nous avons beaucoup hésité : *tanka-bun*, *kabun*, *tanka-prose*... Pour finir par choisir Tanka et prose poétique. Il s'agit là de créer une rupture avec le Japonisme, et ce d'autant qu'il n'y a pas de mots pour ce genre de texte au Japon.

A titre d'exemple encore, les Éditions du tanka francophone sortent en fin d'année 2011 le premier essai sur l'écriture du tanka dans la francophonie.

Ce livre de Dominique Chipot, rédacteur de Ploc; la lettre du haïku, nous fait découvrir l'histoire de ce poème en francophonie, du 19^e siècle à aujourd'hui. C'est aussi un essai qui ouvre de nouveaux horizons sur l'écriture du poème qui «exprime les sentiments les plus intenses avec une musicalité, une légèreté et une retenue qui confèrent à ces poèmes une beauté lumineuse... Le peuple japonais est unanime à l'admirer pour sa compassion, sa fraîcheur d'âme, ainsi que pour ses qualités de simplicité et d'élégance.»

Pour finir ce petit mot d'introduction, permettez-moi de vous lancer un appel à réflexions, notamment à la suite du numéro 13 de notre revue. En effet, H. Mack Horton a développé une introduction à la Culture du Vers Lié au Japon. Et nous savons que dans la francophonie, le renga, comme le renku intéressent beaucoup les poètes. Alors, peut-être, pourrions-nous poursuivre cette réflexion, tout comme celle introduite par moi dans l'article sur le mot pivot dans le tanka.

Bonne lecture et bonnes réflexions !



Section 1
HISTOIRE ET ÉVOLUTION
DU TANKA

**Traduire - A propos de l'interview de Claire
Dodane par Janick Belleau...-
(traduction poétique, Yosano Akiko et
Higuchi Ichiyô)**

Jean-Claude Trutt

C'est avec énormément d'intérêt que j'ai lu, au début de cette année, dans la Revue du Tanka francophone de février 2011, l'interview, par Janick Belleau, de Claire Dodane, enseignante et chercheur en littérature japonaise qui s'est faite traductrice. Traductrice de deux femmes absolument remarquables de l'ère Meiji, Yosano Akiko et Higuchi Ichiyô, qui m'étaient complètement inconnues (et j'avais tort, j'allais le comprendre en les lisant). Et dans cette interview Claire Dodane aborde déjà tous les problèmes que pose la traduction. Elle va encore les préciser dans les postfaces qu'elle a écrites pour les deux oeuvres majeures de ces deux écrivaines qu'elle a traduites, le recueil de tankas qui a rendu célèbre Yosano, voir : *YOSANO Akiko : Cheveux mêlés, édit. Les Belles Lettres, Paris, 2010* et la collection de nouvelles de Higuchi, voir *HIGUCHI Ichiyô : La treizième nuit et autres nouvelles, édit. Les Belles Lettres, 2008*.

Tout ceci tombait à pic pour moi car cela faisait un moment que j'avais commencé à m'intéresser aux problèmes que pose la traduction de la poésie. Georges Voisset, Professeur de littérature comparée à l'Université Antilles-Guyane, amoureux de la littérature malayophone et grand spécialiste du pantoun malais, venait de me faire parvenir le texte d'une conférence qu'il avait faite à l'université de Singapour sur la traduction des pantouns. A Paris Monsieur Samuelian

de la Librairie Orientale, rue Monsieur-le-Prince, m'avait accueilli en me tendant un livre et me disant : regardez, cela vient de sortir. C'était une traduction nouvelle faite du persan, par Gilbert Lazard, de *101 ghazals amoureux* de Hafez de Chiraz (et Lazard traite très longuement des problèmes que lui avait posés cette traduction). Et moi, en rentrant chez moi à Luxembourg, j'en ai profité pour reprendre une sélection de poèmes arabes, *Majnûn, L'amour Poème*, traduits et présentés par André Miquel. Encore un qui s'étend longuement sur les peines et les joies de la traduction poétique et, dans son cas, sur les particularités de la lyrique arabe.

Alors je me suis aperçu que dans chacun de ces traducteurs-poètes se pose un peu les mêmes questions et se bat avec les mêmes difficultés. Chaque langue a ses propres caractéristiques qui fournissent au poème ses éléments rythmiques (la forme du poème) : accentuation, sonorités, nombre de syllabes, rimes, allitérations, etc. Et chaque fois le traducteur se demande comment il doit transposer ces éléments dans l'autre langue. D'autant plus que chaque tradition poétique particulière a érigé des règles (les poètes aiment bien développer leur lyrisme à l'intérieur de règles) qui disent comment les mettre en jeu, ces éléments rythmiques. Et le traducteur de se demander s'il doit respecter les mêmes dans la langue cible ! Et puis, comme chaque langue est un autre monde, avec ses propres représentations, ses propres cultures, sa propre mémoire, chaque traducteur-poète se lamente, regrette de ne pas être capable de transmettre tout ce qu'il faudrait faire comprendre et constate que son travail est forcément imparfait.

Claire Dodane parle d'abord des caractéristiques de la langue japonaise. Beaucoup de termes homophones, souvent choisis à dessein, justement pour suggérer des liens cachés entre les deux sens. Une langue un peu floue (surtout la langue classique). Or si le flou convient bien à la poésie, quand on veut traduire dans une langue-cible plus précise, il faut bien choisir. Cela me fait penser à l'une des difficultés rencontrées par Lazard dans ses ghazals persans : « *Autre difficulté de taille* », dit-il : « *l'absence de genre grammatical dans cette langue, si bien que l'Objet d'amour est de sexe indéterminé* ». Cela m'amuse doublement. D'abord parce que cela couvre d'un voile pudique certaines prédilections pour les jeunes garçons très fréquentes dans cette civilisation de l'âge d'or arabo-persan. Ensuite parce qu'on a le même problème en malais et que cette indétermination sexuelle permet deux lectures différentes du fameux pantun berkait (pantoun en chaîne) des *Papillons* découvert par Victor Hugo sur la base d'une traduction anglaise et qui a jeté les bases d'une formidable tradition de pantoun (avec un m à cause d'une erreur typographique !), à la française. Chez Victor Hugo c'est une jeune fille qui parle :

*J'ai admiré bien des jeunes gens ;
Mais nul n'est à comparer à l'objet de mon choix.*

Jean-François Daillie qui est aujourd'hui l'un des grands spécialistes du pantoun malais avec Georges Voisset, et qui a retrouvé le texte original, estime que ce n'est pas une femme mais un homme qui parle dans ce poème. Le terme malais pour jeunes gens, muda, désigne des jeunes gens sans distinction de sexe. Une Malaise, dit-il, ne parlerait sûrement pas ainsi de ses expériences amoureuses.

Et il traduit :

*J'ai vu plus d'une belle enfant,
Mais comme mon amour, aucune.*

Il y a ensuite les différents niveaux de langue, dit encore Claire Dodane. Dans la postface aux nouvelles de Higuchi Ichiyô elle explique que Higuchi utilise une langue très littéraire, ancienne, pour les descriptions puis passe brusquement à la langue contemporaine pour les dialogues. Mais même là il y a deux niveaux de langues, celle de l'homme, qu'elle appelle orale, et celle de la femme qu'elle appelle polie. Comment traduire ? C'est qu'en français nous disposons nous aussi d'abord du tu et du vous, avait-elle déjà dit dans son interview, et puis on peut également rendre des niveaux de langage différents en choisissant vocabulaire, correction de langage et ton. Elle respecte aussi la fameuse règle des 31 syllabes propre au tanka japonais (5-7-5-7-7) et la justifie par le fait que « *c'est elle qui détermine le genre du tanka* ». Et puis, dit-elle encore, il ne faut pas craindre la contrainte. Dans la postface à *Cheveux emmêlés*, elle écrit : « *La contrainte, on le sait, rend par ailleurs créatif* ». Elle reconnaît néanmoins qu'il ne peut y avoir identité absolue entre poème original et poème traduit. Dans son interview elle rappelait qu'Umberto Eco avait intitulé un de ses livres consacrés à la traduction : « *Dire presque la même chose* ». Il n'empêche que le traducteur n'est pas le maître du texte. Il n'a pas à créer. « *Il transpose* ». Je suppose qu'en disant cela elle pense à une autre expression de Umberto Eco qu'elle cite d'ailleurs dans une de ses postfaces : « *traduire c'est transposer d'un*

monde à l'autre ». Pas très original, me semble-t-il. Et cela n'explique pas comment cette transposition doit se faire. Cela me rappelle l'histoire du cyprès. Celui de la dernière strophe des *Chansons malaises* d'Yvan Goll.

« *Et plantez
Devant ma case abandonnée
Le cyprès noir
Le doigt
De la mort* »

Or, quand une traductrice et poétesse indonésienne, Chrisvivany Lasut, veut transposer le poème en malais-indonésien, elle bute, bien sûr, sur ce cyprès méditerranéen qui est pointu comme un doigt et qui planté dans nos cimetières du midi symbolise la mort. Et qui n'a, évidemment, rien de malais. C'est un autre arbre, le cempaka, dit Georges Voisset, qui est planté près des tombes malaises, le cyprès existe mais n'y est pas pointu comme un doigt, sans compter que le mot case a un relent « *colonial* ». Il y a des cas, dit encore Georges Voisset, où « *le traducteur sait que la défaite l'attend toujours* ».

Mais ce que j'aime c'est ce que Claire Dodane dit ensuite. Quand elle compare l'exercice de la traduction à l'interprétation d'une partition par un musicien. On comprend qu'ainsi la traduction devient plaisir, devient jouissance.

Yosano Akiko est considérée comme la plus grande poétesse de l'ère moderne, nous dit Claire Dodane. Née pratiquement avec l'ère Meiji, en 1878, elle est décédée en 1942. Sa vie était aussi audacieuse que ses poèmes. A 23 ans elle quitte la maison familiale pour rejoindre

son amant, poète lui aussi. C'est quelques mois plus tard que paraissent ces *Cheveux emmêlés* qui font sensation tant par leur nouveauté que par ce dont ils sont la chronique : la genèse d'un amour et le plaisir féminin pleinement assumé. Suivent ensuite quarante années d'activité littéraire (poésie, contes pour enfants, roman autobiographique, transpositions en langage moderne d'œuvres classiques) et sociale (féminisme).

Pour moi il y a là, bien sûr, une première surprise. Il n'y a pas si longtemps, comparant le pantoun malais et le tanka japonais, je notais que le pantoun parle surtout d'amour et le tanka de la nature. Or, là, presque la totalité des 399 tankas qui composent ce recueil parlent avant tout de passion amoureuse. Ensuite c'est une poésie très personnelle. On peut penser – même si Claire Dodane ne le dit pas expressément – que son amant, le poète Yosano Tekkan, « *théoricien de la poésie du moi* » y est pour quelque chose. Enfin l'érotisme y est souvent présent, plus ou moins explicite – et cela a choqué le public japonais de l'époque (on est en 1901). Et puis il y a un véritable éclatement de couleurs : le blanc virginal, le rouge de la sexualité, le violet de l'amour et le pourpre qui est mélange des deux, donc de la passion amoureuse et sensuelle (dixit Claire Dodane).

*« Les cheveux dénoués
Dans la douceur de la pièce
Le parfum des lis
Je crains qu'ils ne disparaissent
Rouges pâles dans la nuit »*

*« Les mains sur les seins
Je repoussais doucement
Le voile du mystère ;
Les fleurs que j'entrevis là
Étaient d'un rouge profond »*

*« La couleur pourpre,
A qui la raconter ?
Tremblements de sang,
Pensées émues de printemps,
En pleine floraison la vie ! »*

Mais le jaune, le bleu et le mauve ne sont pas absents
non plus :

*« Les yeux renversés,
Je vois la lune finir
Sur l'eau de Kano
Où se dessinent en bleu clair
Des algues enchevêtrées »*

*« De soie légère
Sa manche longue de deux pieds
D'où ruisselle
Une rivière de lucioles
Dans le bleu du vent du soir »*

*« Dans les tons de mauve
Sur les petites herbes
Tombe mon ombre ;
Vent de printemps sur les champs
Lisse au matin mes cheveux »*

De temps en temps on croit se voir plonger dans le monde de l'ukiyo-e :

*« Pluie fine soudain
Sur les feuilles de lotus blancs ;
Tu peins près de moi,
Au creux d'une petite barque
Sous l'aile de mon parapluie »*

Et puis la jeune fille se fait espiègle :

*« Pour punir les hommes
De leurs trop nombreux péchés
M'ont été donnés
Cette blancheur de la peau
Et ces si longs cheveux noirs »*

Et se moque des moines et des moralistes :

*« Toi qui n'as jamais
Touché une peau douce
Où coule un sang chaud,
Ne te sens-tu pas triste,
Et seul, à prêcher la Voie ? »*

Et puis c'est l'entrée de l'amant. Qui est dieu :

*« Comme un doux présage
L'indistinction du brouillard
Tombant dans le soir
Puis l'extinction des lumières
Il est beau mon dieu de la nuit ! »*

*« Le cœur déplumé
Un matin l'une des cordes
De mon petit luth :
Dieu l'a cassée soudainement,
A jamais abandonnée »*

*« Tu tins fermement
La poignée de cette épée
Dressée vers le diable
Quand à ma bouche je mis
Les cinq doigts fins de ta main »*

Elle est alors pleinement heureuse et se moque de la société :

*« Ignorant la Voie
Insouciants de l'avenir
Méprisant la gloire,
Seuls ici s'aimant d'amour
Toi et moi nos deux regards »*

Mais elle redoute pourtant son départ :

*« Ma nuque et ta main
Et nos murmures au matin
Des glycines en fleurs
Moi l'enfant et sa détresse,
Toi qui va bientôt partir »*

Et encore plus la détresse de l'abandon :

*« Il ne rentre pas
Jour de printemps qui finit
Et moi dans la nuit,
Sur le koto mes cheveux
Emmêlés bouleversés »*

« *Depuis ce jour-là
Où mon âme m'a quittée
Je suis un corps vide ;
Si vous me trouviez jolie,
A lui les condoléances !* »

On voudrait les citer tous. Hélas, il faut bien se contenir. En tout cas Claire Dodane a bien tenu sa partition. Il reste ce qui n'est pas traduisible et qu'on ne peut faire connaître que par des notes ou des postfaces. Des notes de bas de page qu'elle essaye d'éviter autant que possible dans le cas des tankas (pour ne pas gêner le plaisir qu'on ressent à se laisser aller à leur lyrisme) mais dont elle fait un usage abondant dans le deuxième ouvrage qu'elle a traduit, *la treizième nuit* de Higuchi Ichiyô. Car quand une prose est aussi poétique que celle de ces nouvelles elle pose au fond les mêmes problèmes au traducteur.

Higuchi Ichiyô est une femme aussi remarquable que Yosano Akiko. Tout en étant l'exacte opposée. Elle reste profondément attachée à sa famille, la soutenant matériellement, une fois le père disparu, en exécutant elle-même à côté de son travail littéraire beaucoup de menus travaux. Elle décrit dans tous ses écrits non le bonheur mais le malheur des femmes, leur impuissance à échapper à leur destin. Un destin qui la frappe elle-même puisqu'elle meurt de la tuberculose à 24 ans. Et pourtant son œuvre est d'une telle culture, d'une telle élévation dans les sentiments, la compassion, la perception de l'éphémère qu'on la considère comme la première et la plus grande romancière de l'ère Meiji et que le Japon lui a fait l'honneur de faire apparaître son effigie sur les billets de Banque de 5000 yens.

Quels sont les éléments qui échappent définitivement à la traduction ? Ce sont d'abord certains éléments stylistiques. Claire Dodane en parle à propos de Higuchi Ichiyô et de ses changements de langue entre parties descriptives et dialogues. Mais on apprend que des problèmes comparables se posent dans le cas de la poésie de Yosano Akiko : l'utilisation d'apostrophes, d'interrogations, d'exclamations ; l'introduction de mots sino-japonais bannis jusque-là dans la poésie tanka ; une syntaxe qui a encore recours aux flexions de la langue classique et qui ont disparu dans la langue contemporaine.

Et puis il y a tout ce qui est tradition littéraire, les nombreuses réminiscences des poètes du passé (la grande période des femmes écrivaines et poétesses qui va de 800 à 1250 avant que le Japon se déchire en guerres intestines et qu'advienne le règne de l'homme, du samouraï), et toutes ces images poétiques évidentes pour tout Japonais mais qui ne le sont pas forcément pour nous. Encore que nous n'ayons pas besoin de savoir qu'il s'agit d'un rappel littéraire lorsque, dans la nouvelle *Jour de neige* de Higuchi Ichiyô, nous découvrons cette image : « *sur les arbres dénudés de l'hiver les cristaux rivalisent de leurs pétales avec les fleurs du printemps...* ». De toute façon il me semble impossible, même pour un Occidental cultivé, de connaître toute la tradition poétique japonaise classique, les Ono no Komachi, Izumi Shikibu et autres poétesses qu'admire Yosano Akiko. Ce qui n'empêche que certaines images nous deviennent de plus en plus familières au fur et à mesure que nous nous plongeons dans leur littérature. C'est le cas, par exemple, des cloches qui sonnent dans l'air du soir, et que l'on trouve aussi bien chez Higuchi Ichiyô que chez Yosano Akiko.

Yosano Akiko, dans *Pourpre* :

« *La cloche du temple
Sonne grave dans le soir
... »*

Dans *Femme de vingt ans* :

« *Emplissant le soir,
La cloche du nord de Saga
Porte son écho
Sur le doux pelage d'un renard
Qui s'est tapi dans les fleurs »*

Et Higuchi Ichiyô à la fin de *Fleur de cerisier dans la nuit* :
« *Il n'y avait pas un souffle de vent dehors. Du cerisier, près de l'avant-toit, les pétales tombaient un à un, au rythme de la triste résonance d'une cloche dans le ciel du soir ».*

Alors Claire Dodane nous rappelle ce début émouvant du *Dit des Heiké*, dans la somptueuse traduction de René Sieffert : « *Du monastère de Gion le son de la cloche, de l'impermanence de toutes choses est la résonance ».* Moi, je m'en souviens parfaitement. Et je peux même citer la suite : « *Des arbres shara la couleur des fleurs démontre que tout ce qui prospère nécessairement déchoit. L'orgueilleux certes ne dure, tout juste pareil au songe d'une nuit de printemps. L'homme valeureux de même finit par s'écrouler ni plus ni moins que poussière au vent ».*

© Jean-Claude Trutt, Bloc-Notes 2011

www.jean-claude-trutt.com



Section 2
TANKA DE POÈTES
CONTEMPORAINS

Principes du tanka

Le tanka ou anciennement, le waka est d'origine japonaise et «*exprime les sentiments les plus intenses avec une musicalité, une légèreté et une retenue qui confèrent à ces poèmes une beauté lumineuse... Le peuple japonais est unanime à l'admirer pour sa compassion, sa fraîcheur d'âme, ainsi que pour ses qualités de simplicité et d'élégance.*» (quatrième de couverture de «Sé-oto, le chant du gué» - anthologie de 53 waka de l'impératrice Michiko du Japon, traduits par Tadao Takemoto avec la collaboration d'Olivier Germain-Thomas).

Pour le sens, nous nous référons à Fujiwara no Teika (1162-1241) qui prônait la réintroduction du lyrisme dans la poésie. Selon lui, «*Sens et expression seraient comme les deux ailes d'un oiseau.* » De sorte qu'un des principes forts du tanka réside dans la juxtaposition de deux éléments: d'une part, la réalité du monde dans lequel nous vivons, attentifs à la nature, à travers la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût et le toucher ; d'autre part, les sentiments que cela nous inspire. Et nous trouvons là tout un rapport à l'impressionnisme.

Dans son écriture du Japon ancien, il se compose en 5 fragments, écrits en 31 symboles *on* (ou *more*) disposés sur une seule ligne, avec une répartition des *on* en 5-7-5-7-7 pour les 5 fragments. Selon Maxianne Berger, «*Le poème, empruntant une syntaxe sans grammaire obligatoire, se compose de fragments, même disparates, d'images et de sentiments ...* »

Pour autant, la simple juxtaposition d'éléments trop abondants, relevant plus de l'inventaire et ne faisant pas sens, ne constitue pas un tanka. Le troisième ou le quatrième vers peut fonctionner comme pivot, unissant, de façon elliptique, ce qui précède à ce qui suit. Le tout réussit à suggérer une épiphanie de la nature humaine, à synthétiser une vérité qu'on peut sentir sans nécessairement la saisir. Le distique du tanka apporte à la réalité évoquée dans le tercet une dimension d'universalité. Le tout réussit à suggérer une émotion humaine, à synthétiser une vérité qu'on peut sentir sans nécessairement la saisir. » Il n'y a pas de séparation entre ces fragments, ni entre les mots. La préoccupation majeure est de créer un poème, par des mots, leur agencement, leur authenticité du sentiment et leur rythme. Il faut que le poème « *fasse sens* », comme le soulignait Teika.

Nous pensons également qu'il est nécessaire de créer un poème, issu de notre culture francophone, laquelle était très proche des Japonais, dans l'esprit impressionniste. De fait, l'usage de vers impairs, et notamment les 5 et 7 syllabes, n'est pas anodin. Cela participe de la musicalité, chère à Verlaine et Mallarmé, tout comme aux poètes japonais, y compris contemporains, comme Machi Tawara.

Quelle que soit la culture, le tanka se doit de respecter les 5 vers non rimés qui maintiennent la musicalité tout en préservant la brièveté. Ainsi, écrire cinq vers de 31 syllabes ne suffit pas. La forme et le style ont leur importance, mais plus encore le sens, comme le soulignait Teika. Écrire du tanka, c'est apprendre à se servir des résonances, des allitérations ; c'est donner une « couleur » au poème.

Et la modernisation du tanka, nous la devons notamment à une femme, Machi Tawara ; pour elle, ce poème est lié à la vigueur de l'instant, en y insufflant une sensibilité en phase avec la modernité urbaine. Elle a dit de sa poésie : « *À travers un rythme régulier, les mots commencent à s'ébattre pleins de vie, à répandre un éclat énigmatique. C'est ce moment que j'aime.* »

Enfin, pour écrire de bons tanka, il est essentiel de lire d'autres auteurs, anciens ou contemporains, de sortir le poème de son cœur et de le lire à haute voix – vous jugerez ainsi si sa musicalité est susceptible de toucher les oreilles du lecteur. En outre, il convient de ne rechercher ni l'emphase, ni la poétisation (le mot ou l'expression qui « *fait beau* »). Viser la plus grande simplicité dans le choix des mots; seul leur agencement leur confèrera de la force. Plus la simplicité est grande, plus on se rapproche de l'essentiel.

Patrick Simon

Directeur des Éditions et de la Revue du tanka francophone, en collaboration avec le comité de sélection des tanka de la revue.

Sélection de 8 tanka sur 64 reçus

Sous la couverture
tout le poids de l'hiver
dans l'obscurité
sans plus regarder la lune
sans même y songer ...

Marie Verbiale

Clignements d'étoiles
ivres d'une longue nuit -
l'aube frissonnante
me trouve désespéré
de n'avoir pas pu rêver

Patrick Druart

Grasse matinée-
un trait de lumière à contempler
je le contemple...
soyez bénis volets disjoints
par où j'entends le rossignol...

Marie Verbiale

Nouveau logis
nouveaux voilages le givre
couvre les carreaux
Le soleil s'invite parfois
à l'heure du thé

Marie Verbiale

Retour du marché
mieux vêtus que moi
le sac d'oignons !
Une nuit en rêve je l'aurai porté
ce manteau en solde

Marie Verbiale

Lenteur
des brumes effilochées
sous le pont
longtemps notre regard
les accompagne

Danièle Duteil

Coups de cœur du comité de sélection

Rampant dans la vigne
le voilà presque à la porte
le brouillard de l'aube
cette femme dans le miroir
presque une étrangère – vertige

Josette Pellet

Un autre chez moi
rue des chiens errants
au cœur de l'hiver
nul ne songe par ici
à contempler la lune...

Marie Verbiale

Section 3
RENGA / TAN RENG
TANKA ET PROSE POÉTIQUE

La forme canonique du haïkaï, mot ancien du renku se présente de plusieurs façons et notamment :

le kasen, fait de 36 vers (chaînon)

le hyatuin, fait généralement de 100 vers (chaînon).

A noter qu'aujourd'hui, on emploie le mot renku ou renga (vers enchaînés), par opposition au haïku (vers isolés).

Ces informations précieuses proviennent d'un livre tout aussi précieux : « Figures poétiques japonaises – la genèse du la poésie en chaîne » par Sumie Terada, Collège de France – Institut des Hautes Études Japonaises – Diffusion De Boccard, Paris, 2004 –ISBN 2-9132217-09-5.

Le tanka et prose poétique est une construction littéraire où le tanka et la prose se juxtaposent dans une oeuvre unique.

Immergé

Yann Redor

11 janvier 1942, 4h15 du matin sur la mer de Bali.
La guerre mondiale bat son plein lorsqu'une torpille
japonaise frappe une coque américaine. Sous la
ligne de flottaison l'avarie s'avère rapidement
fatale. Le bâtiment s'enfonce lentement. Il sombre.
Ses 120 mètres de long, monceau de tôle et d'acier,
reposent bientôt sur le sable, au fond de Tulaben
bay. L'USA T Liberty n'est plus.

Sous les étoiles
Les sirènes hurlantes
Déchirent les nues
Attaché le long du mat
Ulysse attend la fin

Sous la surface
Lumière du récif
L'étoile de mer
Angoissée dans la nuit
Elle défait sa broderie.

Février 1963, sur les flancs du Gunung Agung.
La trainée incandescente détruit tout sur son passage. Pendant des mois elle avale animaux et végétaux avant de s'enfoncer dans les eaux indonésiennes. Jusqu'en 64, fruit de l'éruption sporadique du volcan, la lave modifie les fonds marins. L'USA T Liberty surf cette vague... Lentement il approche son prochain ancrage.

Au jardin d'Eden
La cueillette va débiter
Le serpent languit
Courbés dans la rizière
Jusqu'à la vie suivante

Marchands du temple
Adossés aux escaliers
Avides d'argent
Bouddha vie au nirvana
L'humain en cherche la voie

Décembre 2009, sur une plage.

Je me penche sur le questionnaire PADY. Non je n'ai pas de problème pulmonaire. Non, je ne suis pas breveté. Oui j'ai déjà plongé. Environ 30 mètres. A mes cotés les femmes font de même pendant qu'un guide choisit notre matériel....

Combinaisons, palmes, masques et bouteilles sont regroupées près de la porte. Plus que les ceintures plombées et nous serons prêts.

Check-list déroulées
Matériels contrôlés
Méthodiquement
Malgré les précautions
Surcharge d'adrénaline

Trois millimètres
Un derme de néoprène
Tellement serrée
Dans l'univers sous-marin
L'immensité élargie

A 80 mètres de la plage, peut-être 100. L'épave est là-bas ! Assis dans l'eau nous enfilons nos palmes. Pour une fois, je ne joue pas avec les vagues. Elles me gênent. Les bouteilles aussi. Sans parler de la ceinture de plomb et du masque qui enceint mon front. Je suis dans l'eau, pas sous l'eau. Ici, ces outils ne sont qu'embarras. Pourtant, bientôt, ma vie en dépendra.

Inexorable
Le va et vient des vagues
Lent sac et ressac
Tu craignais de paniquer
Quand tu as saisis ma main

Le guide emmène les filles. Il sait leur totale inexpérience et les veut à ses côtés. Je dois les suivre. Sagement.

L'embout entre les dents, inspirer devient un exercice. Suffocation, sensation de panique. Ce truc ne marche pas. Je n'arrive pas à respirer. Ils s'éloignent sous moi et je ne parviens pas descendre. La ceinture de plombe est inopérante. Mes gestes perdent en coordinations. Désordonnés. Bon dieu, à qui sont ces mains qui étreignent mon cœur ? Pourquoi ces picotements au bout de mes doigts ? J'ai envie de hurler.

L'eau à mi masque
Passer d'un monde à l'autre
Naitre à l'envers
Vagissements de bébé
Dans mon cerveau affolé

La sensation persiste, oppressante. Me calmer. Réfléchir. Vite ! Ignorant, le guide palme vers le large. Il les éloigne encore.

Fulgurant éclair, soudain. Dans mon esprit une fenêtre s'entrouvre. Le nuage obscur se dissipe aussi vite qu'il est apparu... Ca y est, tout est normal. Le détendeur fonctionne mieux lorsque la pression de l'eau s'exerce. Je suis à 50 cm sous l'eau et je respire... Enfin !

L'Eau sous le ciel
Bleu monde de silence
Et d'apesanteur
Au fond ils ne croassent plus
Les choucas qui volent en moi

Quelques coups de palmes, quelques brassent, de poissons clown en anémones, de dentelles de corail en concombres de mer, nous progressons. Le soleil éclaire le sable de ses reflets bleutés. Seuls ou en banc, les poissons dansent. Connaitraient-ils la gigue, la farandole et la ridée ? Est-ce que je rêve ?...

La tortue s'envole
Dérangée par nos regards
Ou pour les charmer
Absorber la pureté
Se laisser fondre en elle

Nous nageons de plus bel. Avide de profondeur j'observe les appareils de mesures... Pour l'instant c'est surtout ma jauge d'oxygène qui plonge. Soit trop rapide, soit trop profonde ma respiration est inadaptée. L'excitation du débutant. Peut-être ! Nous somme à moins 20 mètres, à 10mn de la côte. L'épave est là.

Recouvert d'algues.
Et foisonnant d'habitant
Cadavre des mers
Dans le silence du fond
Nos regards s'interpellaient

Quelques minutes sur l'épave. Autour, dedans, dessus et même dessous. Le guide ne les tient plus. Il me poursuit, tout au fond, là où il ne veut pas j'aille, vers moins 40 mètres. Je n'ai rien remarqué de ma descente. Comme la mer, l'ambiance m'a absorbée. Engloutis.

Dans les abysses
La lumière s'affaiblie
Pourtant tout est clair
Effacer la mémoire
Réinitialiser

Je n'ai pas pu l'ignorer. Le geste est impérieux, sans équivoque, il faut remonter.

Lentement et surtout déjà, nous palmons vers la surface. Difractés par le dioptre aquatique, les rayons du soleil tendent leurs cordes lumineuses.

Nous n'avons qu'à les suivre. Vers la source.

Nos 55 minutes n'en ont durées que 45 ! Nos 45 minutes durèrent l'éternité.

© Yann Redor, 2011



Tanka du tram - dokugin

Guilhem Joanjordi

Sous la frange droite

Les étoiles de ses yeux

Fusillent mon âme.

Elle se retourne et sourit

A l'aube de son amant.

Ses yeux soulignés

Guettent chaque tram qui passe :

Son amant viendra !

Après, les marronniers verts

Font exprès de la masquer !

Dans le tram les mots

Malgré toutes les raisons

Sont des symphonies !

Les élèves s'en emparent :

Ils créent la frontière obscure.

Lever de soleil :
Les nuages peluchaient
Sur les tours de Saige.
Les feuilles vertes se donnent
Aux parfums du mois d'avril

Un parfum de prix
Il recouvre le printemps !
Femme maquillée.
Je regrette mon rosier
Qui m'offre son nez muscat.

Comme presse livre
Fille brune, fille blonde,
Deux bises qui claquent.
Mon regard passe au milieu :
Il se perd au fond du tram

Une odeur d'urine :
La pluie était en vacances
Toute la semaine !
Le parking resta désert,
Que savons-nous des passants ?

Ses cheveux bouclés
Emprisonnent de la nuit
Comme une colère.
Hors du tram est revenu
Tout le froid du mois d'avril !

Deux jeunes Chinoises
Rient avec des sons aigus.
Matinée d'avril.
Une princesse de l'ailleurs
S'avance dans le wagon.

Un merle moqueur !
Il ne reste plus personne :
Campus déserté
Ce terroir perdu était
Pourtant un bon cru de Graves !

Avril dans le tram :
Les oiseaux sont étonnés
Du rire des filles.
Dehors, à travers la vitre,
Je vois danser les couleurs.

Une langue étrange
S'entend dans la rue d'avril
Un rire fleurit.
Par cette fenêtre ouverte
Glisse une chanson fragile.

Serpente dans l'aube,
Rempli de pierres précieuses,
Le corps du dragon.
...Les voyageurs de ce tram
Achèvent leur nuit.

Seules deux pépianthes
Disent le chant du printemps :
Tram vide au matin...
...un quartier de lune d'or
Cisèle la nuit d'avril.

Un croissant de lune
Trempe dans la nuit d'avril :
Petit déjeuner !
...Certains ont encore aux yeux
Le silence de leur nuit.

Le pin du parking
Entouré de nos voitures
Observe le jour...
...Les dix voyageurs qui courent
Ratent le tram de sept heures.

Le temps du regard,
Sa voix douce qui dénoue
Une maman parle.
...Cet oasis du matin
Qui offre la pause au jour.

Deux mamans discutent
Des hobbies de leurs enfants.
...Ils sont très mignons...
Le grand qui jouait au foot
Il a eu la varicelle.

Au matin, la goutte,
Ronde perle de lumière,
Roule le soleil !
Tant pis : si tu viens trop tard
Elle ne sera plus rien !

Equétant les fraises
Pour les préparer au sucre,
J'aime leur odeur !
Sous les ongles, j'ai encore,
Leur couleur rouge au matin !

Aucune pitié :
Le long de la voie du tram
Les rosiers explosent.
Volées tout le jour, nos âmes
Doutent même du présent !

Blessée, une fille
Faire refaire le bandage
De son poignet droit.
Elle a des yeux bleu pervenche
Et un parfum d'outre-siècle.

Sur son sac à main,
Comme pour le conserver
Sa main est posée.
Des doigts fripés jouent avec
Le chaton gris de sa bague.

Pas de tram après
La station Saint Nicolas
Conscience du vide
Le flux du réel s'arrête
A cause d'un accident

Une jolie brune
S'étonne de mon regard
Tout est si fragile !
Ses cheveux sont retenus
Par ses lunettes relevées.

Acajou ses yeux
Ambiguë son attitude
Sapajous ses mains
J'ai douté de l'autre monde
En replongeant dans mon livre !

Une fille longue
Qui démêle ses cheveux
Repliant ses jambes...
...Après le pont de Roustaing
Des fleurs reflètent le ciel

Une fille rousse
Habillée en robe verte
Regarde le tram.
Mon regard croise le sien
La même mer nous sépare !

Sous bois du campus.
Ils trient tous les papiers gras
Les corbeaux en rond ...
Des coquelicots leur répondent
Sur l'herbe jaunie de mai

Le goût de son thé
Se reflète dans ses yeux :
Il aime le rêve.
Fines gorgées amoureuses
Où se déploient les aurores !

Elle s'est levée
Et a déplié son front
Quand il est entré.
Le tram s'était fait discret
Dans la pause du printemps !

Dans sa paume ouverte
Les couleurs de l'arc en ciel
Elle se maquille.
Les nuages qui se trament
Sont un œil de la conscience.

L'homme à la fenêtre
Indifférent au printemps
En silence fume.
Moi, je passe avec le tram
Comme un voyeur sans histoire.

Le tram. Il klaxonne.
Malgré son lot de silences,
Jour habituel.
Tous les baladeurs distillent
Les basses de leurs liqueurs.

Place des Quinconces,
Au beau milieu des platanes
Murène de fer.
Semblant sortir de Garonne,
Juste un tram qui serpentait.

Elle tend la main.
Déjà, le temps immobile
A posé sa paix.
Eclair à travers ses cils
Je lui vole son regard.

Dans le sens du tram,
Découpant le jour en tranche
J'entre dans la vie.
Il me faut un peu de temps
Pour unifier les minutes.

A Arts-et-métiers

Monte une femme aux yeux d'eau

Sa main est flamme

A son oreille un bijou

En nervures végétales

Quel élève fut
Le voyageur imprudent
Qui court à la voie ?
Il montera, essoufflé
A côté de son oubli.

L'arbre ébouriffé
Une de ses branches en mèche
Un week-end trop long ?
Le tram est imperturbable
Qui détourne son regard

Figée de lumière
De part et d'autre du tram,
La ville d'ici.
Des coins touffus d'herbes folles
Sauvegardent le printemps.

L'air redevient mat
Les maisons sont étonnées :
Il a plu hier soir.
Une odeur de chien mouillé
Vient se coucher dans le tram.

Quatre silencieux
Mains jointes sur les genoux
Regardent dehors.
La pâte du temps s'étire
Jusqu'à devenir diaphane.

D'ennui l'enfant baille
Derrière le conducteur...
La pluie en juin ?
Le laurier rose est fleuri
Sa couleur me fait du bien.

Dame mal coiffée :
Elle court après son temps ;
Le tram lui échappe.
Dans le wagon, bon élève,
J'ai attrapé son regard.

Tram du mercredi :
Sur la voie de chaque jour,
Le temps immobile !
Mon regard s'est émoussé
A percer des évidences.

Des pigeons dans l'herbe
Pour leur petit déjeuner
Picorent en ligne.
En face de moi, la dame :
Des dauphins sur son alliance.

© Guilhem Joanjordi, 2011

Section 4
PRÉSENTATION DE LIVRES
ET D'AUTEUR(E)S

A paraître aux Éditions du tanka francophone (hiver 2011)

«Le Livre du tanka francophone» de Dominique Chipot

Un petit poème, né il y a 13 siècles, au Japon, fait son apparition dans le monde de la poésie francophone, après avoir impressionné les impressionnistes au 19^e siècle.

Il s'agit du tanka - ce qui signifie «poème court».

Dominique Chipot, rédacteur de *Ploçj* la lettre du haïku, nous fait découvrir l'histoire de ce poème en francophonie, du 19^e siècle à aujourd'hui.

C'est à ce voyage que nous vous convions.

C'est aussi un essai qui ouvre de nouveaux horizons sur l'écriture du poème qui «exprime les sentiments les plus intenses avec une musicalité, une légèreté et une retenue qui confèrent à ces poèmes une beauté lumineuse... Le peuple japonais est unanime à l'admirer pour sa compassion, sa fraîcheur d'âme, ainsi que pour ses qualités de simplicité et d'élégance.»

Patrick Simon

Vient de paraître aux Éditions du tanka francophone (octobre 2011)

«Crayon, vélo, papillon - tanka et prose poétique», de Jean Dorval

Je lis Dorval

Je lis Dorval. Assis en terrasse après deux journées d'orage. Le soleil dévoile timidement son ardeur au rythme des nuages sur le fil du vent. Chaque arbre joue sa chanson. Le cerisier mésange, le bouleau corneille, le forsythia merle et le pin tourterelle. Les rayures rouges du parasol dessinent une délicate dentelle sur la paroi du bol. Le thé infuse en silence et quelques gouttes de vapeur perlent sur la théière translucide. J'étale le carmin des cerises sur le châtain du pain grillé, ignorant les règles de base du sumi-e. Soudain le vent s'encolère. Les oiseaux se taisent, la pompe de la piscine semble forcer son chant tandis que l'eau se noircit d'un amoncellement de nuages. Je lis Dorval. Je me sens l'âme d'un poète, moi qui ne cherche qu'à écrire des haïkus.

*Sa robe fleurie
le mouvement des nuages
l'âme pénétrante
ce qu'elle m'offre ses yeux
je l'accueille radieuse*

Je lis Dorval au printemps. bercé par la mélodie de son phrasé et son style si singulier, je ferme les yeux pour mieux m'imprégner de ses évocations. Mon regard accompagne le sien. « *Estampes dans l'œil* ». Estampes de l'œil, ses tanka gomme l'inutile pour ne laisser de « *quelques instants fragile* » que la trace essentielle, celle du « *cœur à l'écoute* ». Le tanka exprime ainsi l'émotion discrètement secrétée ou impudemment déchaînée.

*Passage des oies
nos mains n'émigrent pas
retenir le vent
je suis toujours cerf-volant
point de ficelles au cœur*

L'été aussi, je lis Dorval. Pas besoin de « *haut-parleur* » pour entendre les cigales, « *tous les vents en chœur* », « *l'éveil du chardonneret* » ou « *le pluvier siffler* ». Il les transcrit tels et leur seule présence suffit à révéler les sentiments humains. Je m'attendris de ses images si intimes et pourtant si universelles.

*La pub sur les poteaux
apprendre de nouveaux mots
au jeu du scrabble
j'aime aussi me souvenir
des petites fleurs des champs*

Lors d'un échange, Jean Dorval m'avouait : « Je vois le tanka comme une expérience unique dans le langage poétique. [...] Il doit prolonger l'instant, tout en demeurant dans le

concret de l'image-émotion qui en génère son sens et sa profondeur. »

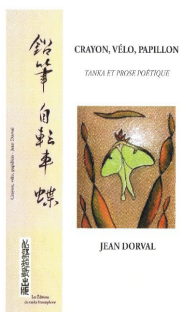
Pari réussi sans l'ombre d'un doute.

Je lis Dorval. À l'automne, savourant des moments infinitésimaux au côté d'un vieil ami toujours prompt à dévoiler les tremblements de son âme. L'angoisse se faufile entre les lignes, les cœurs font des nœuds, et la palette des souvenirs dessine des tableaux riches de mouvements.

*De murs en miroirs
les fenêtres ont de l'œil
message du ciel
des larmes multicolores
graffitis de mes automnes*

Je lis Dorval.
Le temps s'arrête.
L'hiver ne viendra pas.

*Préface de Dominique Chipot
juillet 2011.*

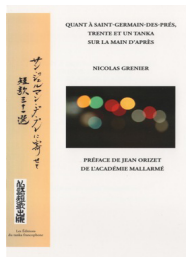


Jean Dorval

Crayon, vélo, papillon/
tanka et prose poétique

15 \$ - 13 €

ISBN 978-2-923829-01-2



Nicolas Grenier

Quant à Saint-Germain des Prés,
trente et un tanka sur la main
d'après

20 \$ - 16 €

ISBN 978-2-923829-00-5



Jean Irubetagoiena

Embruns

25 \$ - 22 €

ISBN 978-2-923829-02-9

Les Éditions du tanka francophone

2690, avenue de la gare
Mascouche, QC
J7K 0N6
Canada

Inscrit au Registre des Entreprises du Québec (Canada) :
1164854383

Créée en 2008, cette maison d'édition est dédiée à la promotion du tanka et en particulier du tanka francophone ou traduit en français.

Nous publions des recueils poétiques, des essais, à compte d'éditeur exclusivement dont le contrat est accessible sur notre site Internet. Les manuscrits devront être transmis à l'intention du comité de lecture, à l'adresse indiquée ci-dessous :

editions@revue-tanka-francophone.com

Les manuscrits acceptés doivent être créés avec un programme Word, dans un format A5, avec les polices de caractère Garamond, taille 12.

Nous nous chargeons du catalogage avant publication de la Bibliothèque et archives nationales du Québec et bien sûr du dépôt légal.

Nous sommes inscrits à Copibec, la société québécoise de gestion collective des droits de reproduction.

Abonnement

1 an / 3 numéros : 35 \$ ou 34 euros (frais d'expédition inclus)

Prix au numéro

Prix au numéro au Canada : 18 \$ (taxes et expédition incluses). Prix au numéro ailleurs : 18 euros (expédition incluse).

Paiement :

Payable à l'ordre de La *Revue du tanka francophone*

Par chèque en dollars canadiens

Ou par mandat international

Ou par Paypal : sur notre site :

<http://www.revue-tanka-francophone/ventes.htm>

Adresse de la Revue :

Revue du tanka francophone

2690, avenue de la gare

Mascouche, QC

J7K 0N6

Canada